

# LE PASSAGER

JEAN-CHRISTOPHE  
GRANGE  
LE PASSAGER

R O M A N

ALBIN MICHEL

*Pour Michèle Roca-Phelippot*

I  
MATHIAS  
FREIRE

**L**A SONNERIE pénétra sa conscience comme une aiguille brûlante.

Il rêvait d'un mur éclaboussé de soleil. Il marchait en suivant son ombre le long de la paroi blanche. Le mur n'avait ni début ni fin. Le mur était l'univers. Lisse, éblouissant, indifférent...

La sonnerie, à nouveau.

Il ouvrit les yeux. Découvrit les chiffres luminescents du réveil à quartz posé près de lui. 4 : 02. Il se leva sur un coude. Chercha à tâtons le combiné. Sa main ne rencontra que le vide. Il se souvint qu'il était dans la salle de repos. Il palpa les poches de sa blouse, trouva son portable. Regarda l'écran. Il ne connaissait pas le numéro. Il décrocha sans répondre.

Une voix coula dans la pièce obscure :

– Docteur Freire ?

Il ne répondit pas.

– Vous êtes le docteur Mathias Freire, le psychiatre de garde ?

La voix lui paraissait lointaine. Le rêve encore. Le mur, la lumière blanche, l'ombre...

– C'est moi, dit-il enfin.

– Je suis le docteur Fillon. Je suis de garde dans le quartier Saint-Jean Belcier.

– Pourquoi vous m'appellez à ce numéro ?

– C'est celui qu'on m'a donné. Ça ne vous dérange pas ?

Ses yeux s'habituèrent aux ténèbres. Le négatoscope. Le

bureau de métal. L'armoire à médicaments, fermée à double tour. La salle de repos n'était qu'un cabinet de consultation dont on avait éteint la lumière. Il dormait sur la table d'examen.

– Qu'est-ce qui se passe ? grommela-t-il en se redressant.

– Une histoire bizarre à la gare Saint-Jean. Les vigiles ont surpris un homme aux environs de minuit. Un vagabond caché dans un poste de graissage, sur les voies ferrées.

Le médecin avait l'air tendu. Freire fixa encore le réveil : 4 : 05.

– Ils l'ont emmené à l'infirmerie puis ils ont contacté le commissariat des Capucins. Les flics l'ont embarqué et m'ont appelé. Je l'ai examiné là-bas.

– Il est blessé ?

– Non. Mais il a complètement perdu la mémoire. C'est impressionnant.

Freire bâilla :

– Il ne simule pas ?

– C'est vous le spécialiste. Mais je ne crois pas, non. Il a l'air totalement... ailleurs. Ou plutôt nulle part.

– Les flics vont m'appeler ?

– Non. Une patrouille de la Bac vous amène le gars.

– Merci, fit-il sur un ton ironique.

– Je ne plaisante pas. Vous pouvez l'aider. J'en suis sûr.

– Vous avez rédigé un certificat médical ?

– Il l'apporte avec lui. Bonne chance.

L'homme raccrocha, pressé d'en finir. Mathias Freire demeura immobile. La tonalité vrillait son tympan dans l'obscurité. Décidément, ce n'était pas sa nuit. Les festivités avaient commencé à 21 heures. Au pavillon des HO, les Hospitalisés d'Office, un entrant avait chié dans sa chambre et bouffé ses excréments avant de briser le poignet d'un infirmier. Trente minutes plus tard, une schizophrène s'était ouvert les veines avec des fragments de linoléum dans l'unité Ouest. Freire avait supervisé les premiers soins puis l'avait transférée au CHU Pellegrin.

Il s'était recouché à minuit. Une heure plus tard, un autre patient déambulait à poil sur le campus, armé d'une trompette en plastique. On avait dû lui injecter trois ampoules de sédatif pour l'endormir puis calmer tous ceux qu'il avait réveillés avec son récital. Au même moment, un gars de l'unité d'addictologie

avait fait une crise d'épilepsie. Quand Freire était arrivé, le type s'était déjà mordu la langue. Sa bouche bouillonnait de sang. Ils avaient dû se mettre à quatre pour maîtriser ses convulsions. Dans la mêlée, l'homme avait volé le portable de Freire. Le psychiatre avait dû attendre qu'il soit inconscient pour desserrer ses doigts et récupérer l'appareil poisseux de sang.

À 3 heures 30 enfin, il s'était recouché. La trêve n'avait duré qu'une demi-heure, interrompue par ce coup de fil sans queue ni tête. *Merde.*

Il ne bougeait pas, assis dans le noir. La tonalité résonnait toujours, sonde fantomatique dans la pièce sans contour.

Il fourra son mobile dans sa poche et se leva. Dans le mouvement, le mur blanc du rêve réapparut. Une voix de femme murmurait : « *feliz...* » Le mot signifiait « heureux » en espagnol. Pourquoi de l'espagnol ? Pourquoi une femme ? Il sentit la douleur lancinante, familière, au fond de son œil gauche, qui accompagnait chacun de ses réveils. Il se massa les paupières puis but au robinet de l'évier.

Toujours à tâtons, il déverrouilla la porte à l'aide de son passe.

Il s'était enfermé dans la salle – l'armoire à médicaments était le Graal de l'unité.

Cinq minutes plus tard, il posait le pied sur la chaussée luisante du campus. Depuis la veille, le brouillard enveloppait Bordeaux. Un brouillard épais, blanchâtre, inexplicable. Il releva le col de l'imperméable qu'il avait enfilé sur sa blouse. L'odeur de la brume, chargée d'effluves marins, lui crispa les narines.

Il remonta l'allée centrale. On n'y voyait pas à trois mètres mais il connaissait le décor par cœur. Pavillons de crépi gris, toits bombés, pelouses carrées. Il aurait pu envoyer un infirmier chercher le nouveau venu mais il tenait à accueillir en personne ses « clients »...

Il traversa le patio central, cadré par quelques palmiers. D'ordinaire, ces arbres, souvenirs des Antilles, lui procuraient une bouffée d'optimisme. Pas cette nuit. La chape de froid et d'humidité était la plus forte. Il parvint au portail d'entrée, esquisssa un signe vers le gardien et franchit le seuil de l'enceinte. Les flics arrivaient. Le gyrophare tournait lentement, en silence, tel un fanal aux confins du monde.

Freire ferma les yeux. La douleur battait sous sa paupière. Il n'accordait aucune importance à cette sensation, purement psychosomatique. Toute la journée, il soignait des souffrances mentales qui se répercutaient à travers le corps. Pourquoi pas dans son propre organisme ?

Il rouvrit les yeux. Un premier agent sortait de la voiture, accompagné d'un homme en civil. Il comprit pourquoi le toubib au téléphone avait l'air effrayé. L'amnésique était un colosse. Il devait mesurer près de deux mètres, pour plus de 130 kilos. Il portait un chapeau – un vrai Stetson de Texan – et des Santiags en lézard. Sa carrure était à l'étroit dans un manteau gris sombre. Il tenait dans ses mains un sac en plastique G20 et une enveloppe Kraft gonflée de documents administratifs.

Le flic s'avança mais Freire lui fit signe de rester où il était. Il s'approcha du cow-boy. À chaque pas, la douleur devenait plus franche, plus précise. Un muscle commençait à se contracter au coin de son œil.

– Bonsoir, fit-il quand il fut à quelques mètres de l'homme.

Pas de réponse. La silhouette ne bougeait pas, se détachant sur le halo vaporeux d'un réverbère. Freire s'adressa au flic qui se tenait en retrait, mains sur la hanche, prêt à intervenir.

– C'est bon. Vous pouvez nous laisser.

– Vous ne voulez pas qu'on vous rende compte ?

– Envoyez-moi le PV demain matin.

L'agent s'inclina, recula, puis disparut dans la voiture qui à son tour se fondit dans la brume.

Les deux hommes restèrent face à face, séparés seulement par quelques lambeaux de vapeur.

– Je suis le docteur Mathias Freire, dit-il enfin. Je suis responsable des urgences de l'hôpital.

– Vous allez vous occuper de moi ?

La voix grave était éteinte. Freire ne distinguait pas nettement les traits que dissimulait l'ombre du Stetson. L'homme paraissait avoir la tête d'un géant de dessins animés. Nez en trompette, bouche d'ogre, menton lourd.

– Comment vous vous sentez ?

– Il faut s'occuper de moi.

– Vous voulez bien me suivre ?



Il ne bougea pas.

– Suivez-moi, fit Freire en tendant le bras. On va vous aider.

Le visiteur recula par réflexe. Un rayon de lumière le toucha. Freire eut confirmation de ce qu'il avait entrevu. Un visage à la fois enfantin et disproportionné. Le gars devait avoir la cinquantaine. Des touffes de cheveux argentés sortaient de son chapeau.

– Venez. Tout va bien se passer.

Freire avait pris son ton le plus convaincant. Les malades mentaux possèdent une hyperacuité affective. Ils sentent tout de suite si on les manipule. Pas question de jouer au plus fin avec eux. Tout se passe *cartes sur table*.

L'amnésique se décida à avancer. Freire pivota, mains dans les poches, l'air détaché, et reprit le chemin de l'hôpital. Il s'efforçait de ne pas regarder derrière lui – façon de montrer qu'il avait confiance.

Ils marchèrent jusqu'au portail. Mathias respirait par la bouche, avalant l'air froid et détrempé comme on suce des glaçons. Il éprouvait une fatigue immense. Le manque de sommeil, le brouillard, mais surtout ce sentiment d'impuissance, récurrent, face à la folie qui tous les jours multipliait ses visages...

Que lui réservait ce nouvel arrivant ? Que pourrait-il faire pour lui ? Freire se dit qu'il n'avait qu'une faible chance d'en savoir plus sur son passé. Et une chance plus faible encore de le guérir...

Être psychiatre, c'était ça.

Écoper une barque qui coule avec un dé à coudre.

**I**L ÉTAIT 9 heures du matin quand il monta dans sa voiture – un break Volvo dégingué qu’il avait acheté d’occasion à son arrivée à Bordeaux, un mois et demi plus tôt. Il aurait pu rentrer chez lui à pied – il habitait à moins d’un kilomètre – mais il avait pris l’habitude de se laisser rouler, au volant de sa guimbarde.

Le Centre hospitalier spécialisé Pierre-Janet était situé au sud-ouest de la ville, non loin du groupe hospitalier Pellegrin. Freire habitait le quartier Fleming, entre Pellegrin et la cité universitaire, à l’exacte frontière de Bordeaux, Pessac et Talence. Son quartier était une zone anonyme de maisons roses aux toits de tuiles, toutes identiques, avec haies taillées et petits jardins pour le côté « propriété privée ». Un bonheur à taille humaine, qui se répétait au fil des allées, comme des jouets désuets sur une chaîne industrielle.

Freire roulait au pas, franchissant la brume qui refusait toujours de se lever. Il ne voyait pas grand-chose mais cette ville ne l’intéressait pas. On lui avait dit : « Vous verrez, c’est un petit Paris. » Ou : « C’est une ville de prestige. » Ou encore : « C’est l’Olympe des vins ! » On lui avait dit beaucoup de choses. Il n’avait rien vu. Il percevait vaguement Bordeaux comme une cité bourgeoise, hautaine – et mortifère. Une agglomération plate et froide qui dégageait, à chaque coin de rue, l’atmosphère compassée d’un hôtel particulier de province.

Il n’avait pas non plus été confronté à l’autre visage de Bor-

deaux – sa célèbre bourgeoisie. Ses collègues psychiatres étaient plutôt de vieux gauchistes en lutte contre cette tradition. Des râleurs qui constituaient, sans s'en apercevoir, un des versants obligés de cette classe qu'ils critiquaient. Il avait limité ses liens avec eux aux conversations du déjeuner : histoires drôles de fous qui avalent des fourchettes, tirades contre le système psychiatrique français, projets de vacances et points de retraite.

Il aurait voulu pénétrer la société bordelaise qu'il aurait échoué. Freire souffrait d'un handicap majeur : il ne buvait pas de vin. Ce qui revenait en Aquitaine à être aveugle, sourd ou paraplégique. On ne lui avait jamais fait de reproches mais le silence qui l'entourait était éloquent. À Bordeaux, pas de vin, pas d'amis. C'était aussi simple que ça. Il ne recevait jamais de coups de fil, ni de mails, ni de SMS. Aucune communication autre que professionnelle – sur le réseau intranet de l'hôpital.

Il était parvenu dans son quartier.

Ici, chaque pavillon portait le nom d'une gemme. Topaze. Diamant. Turquoise... C'était la seule manière de distinguer les maisons entre elles. Freire habitait « Opale ». À son arrivée à Bordeaux, il avait cru choisir cette baraque en raison de sa proximité avec l'hôpital. Il se trompait. Il s'était décidé pour ce quartier parce qu'il était neutre et impersonnel. Un lieu idéal pour s'enfouir. Se camoufler. Se fondre dans la masse. Il était venu ici pour tirer un trait sur son passé parisien. Un trait sur l'homme qu'il avait été jadis : praticien reconnu, distingué, courtié dans son milieu.

Il se gara à quelques mètres de son pavillon. Le brouillard était si épais que la municipalité avait laissé les réverbères allumés.

Il n'utilisait jamais son garage. Dès qu'il fut sorti de sa voiture, il eut l'impression de plonger dans une piscine d'eau laiteuse. Des milliards de gouttelettes en suspens matérialisaient l'atmosphère, comme une toile pointilliste.

Il accéléra le pas, fourrant les mains dans les poches de son imper. Relevant une fois de plus son col, il sentit le picotement glacé de la brume dans son cou. Il se faisait penser à un détective privé, dans un vieux film hollywoodien, héros solitaire en quête de lumière.

Il ouvrit la barrière du jardin, traversa les quelques mètres de pelouse luisante d'humidité, tourna sa clé dans la serrure.

À l'intérieur, le pavillon reproduisait la banalité du dehors. Dix fois, cent fois, se répétait dans le quartier la même disposition : vestibule, salon, cuisine, chambres au premier étage... Avec les mêmes matériaux. Parquet flottant. Murs de crépi blanc. Portes en contre-plaqué. Les habitants exprimaient leur personnalité par leur mobilier.

Il ôta son imper et s'orienta vers la cuisine sans allumer. L'originalité chez Freire, c'était qu'il n'avait pas de meubles, ou presque. Ses cartons de déménagement, toujours fermés, étaient entreposés le long des murs, en guise de décor. Il vivait dans un appartement-témoin, mais le témoin n'avait rien à dire.

À la lueur des réverbères, il se prépara un thé. En évaluant ses chances de trouver le sommeil pour quelques heures. Nulles. Il reprenait sa permanence à 13 heures : autant bosser jusque-là sur ses dossiers. Sa nouvelle journée finirait à 22 heures. Il s'écroulerait alors, sans dîner, regardant vaguement une émission de variétés à la télévision. Puis il remettrait ça le lendemain, dimanche, jusqu'au soir. Enfin, après une solide nuit de sommeil, il réattaquerait son lundi selon des horaires plus ou moins normaux.

En observant les feuilles qui infusaient au fond de la théière, il se dit qu'il devait réagir. Ne plus collectionner les permanences. S'imposer une hygiène de vie. Faire du sport. Manger à heures fixes... mais ce genre de réflexions faisaient *aussi* partie de son quotidien confus, répétitif, sans but.

Debout dans la cuisine, il souleva la passoire remplie de thé et contempla la couleur brune qui s'intensifiait. Reflet exact de son cerveau qui sombrait dans les idées noires. Oui, se dit-il en replongeant les feuilles, il avait voulu s'enfouir ici dans la folie des autres. Pour mieux oublier *la sienne*.

Deux ans auparavant, à 43 ans, Mathias Freire avait commis la pire faute déontologique à l'hôpital spécialisé de Villejuif : il avait couché avec une patiente. Anne-Marie Straub. Schizophrène. Maniaco-dépressive. Une chronique destinée à vivre et à mourir en institut. Quand il songeait à son erreur, Freire n'y croyait toujours pas. Il avait transgressé le tabou des tabous.

Pourtant, rien de malsain ni de pervers dans son histoire. S'il

avait connu Anne-Marie hors des murs de l'hôpital, il en serait instantanément tombé amoureux. Il aurait éprouvé pour elle le même désir, violent, irraisonné, que celui qui l'avait saisi au premier regard, dans son bureau. Ni les cellules d'isolement, ni les médicaments, ni les cris des autres malades n'avaient pu freiner sa passion. Un coup de foudre, tout simplement.

À Villejuif, Freire vivait sur le campus, dans un bâtiment excentré. Chaque nuit, il gagnait le pavillon d'Anne-Marie. Il revoyait tout. Le couloir tapissé de linoléum. Les portes percées de hublots. Son trousseau qui lui permettait d'accéder à chaque espace. Ombre dans l'ombre, Mathias était guidé – propulsé plutôt – par son désir. Chaque nuit, il traversait la salle d'arthérapie. Chaque fois, il baissait les yeux pour ne pas voir les tableaux d'Anne-Marie aux murs. Elle peignait des plaies noires, tordues, obscènes, sur fond rouge. Parfois, elle coupait même la toile à la spatule, comme Lucio Fontana. Quand il contemplait ses œuvres à la lumière du jour, Mathias se disait qu'Anne-Marie était une des patientes les plus dangereuses de l'hôpital. La nuit, il détournait le regard et filait vers sa cellule.

Ces nuits l'avaient brûlé pour toujours. Étreintes passionnées dans la chambre verrouillée. Caresses mystérieuses, inspirées, envoûtantes. Discours délirants, chuchotés à son oreille. « Ne les regarde pas, mon chéri... Ils ne sont pas méchants... » Elle parlait des esprits qui, selon elle, les entouraient dans les ténèbres. Mathias ne répondait pas, les yeux ouverts dans l'obscurité. *Droit dans le mur*, se répétait-il. *Je vais droit dans le mur*.

Après l'amour, il s'était endormi. Une heure. Peut-être moins. Quand il s'était réveillé – il devait être trois heures du matin –, le corps nu d'Anne-Marie se balançait au-dessus du lit. Elle s'était pendue. Avec sa ceinture *à lui*.

Durant une seconde, il n'avait pas compris. Il croyait encore rêver. Il avait même admiré cette silhouette aux seins lourds qui l'excitait déjà à nouveau. Puis la panique avait explosé dans ses veines. Il avait enfin saisi que tout était fini. Pour elle. *Pour lui*. Il s'était rhabillé en abandonnant le corps, sa ceinture fixée à la crémone de la fenêtre. Il avait fui à travers les couloirs, évité les infirmiers, rejoint son pavillon comme un nuisible son terrier.

Hors d'haleine, l'esprit chaviré, il s'était injecté une dose de sédatif dans le pli du coude et s'était roulé en boule dans son lit, drap sur la tête.

Quand il s'était réveillé, douze heures plus tard, la nouvelle était connue de tous. Personne n'était étonné – Anne-Marie avait plusieurs fois tenté d'en finir. Une enquête avait été ordonnée pour connaître l'origine de cette ceinture d'homme. On n'avait jamais pu déterminer sa provenance. Mathias Freire n'avait pas été inquiété. Pas même interrogé. Depuis près d'un an, Anne-Marie Straub n'était plus sa patiente. La suicidée n'avait aucune famille proche. Aucune plainte n'avait été déposée. Affaire classée.

À compter de ce jour, Freire avait assuré son boulot en pilotage automatique, alternant antidépresseurs et anxiolytiques. Pour une fois, le cordonnier était bien chaussé. Aucun souvenir de cette période. Consultations au radar. Diagnostics confus. Nuits sans rêve. Jusqu'à ce que l'opportunité de Bordeaux se présente. Il s'était jeté dessus. Il s'était sevré. Avait fait ses valises et pris le TGV sans se retourner.

Depuis son installation au CHS, il avait opté pour une nouvelle attitude professionnelle. Il évitait toute implication dans son travail. Ses patients n'étaient plus des cas mais des cases à remplir : schizophrénie, dépression, hystérie, TOC, paranoïa, autisme... Il cochant, désignait le traitement adéquat – et restait à distance. On le disait froid, désincarné, robotisé. Tant mieux. Jamais plus il n'approcherait un patient. Jamais plus il ne s'impliquerait dans son boulot.

Lentement, il revint à la réalité présente. Il se tenait toujours devant la fenêtre de la cuisine, face à la rue déserte, noyée de brume. Son thé était noir comme du café. Le jour était à peine levé. Derrière les haies, les mêmes maisons. Derrière les fenêtres, les mêmes existences, encore endormies. On était samedi matin et la grasse matinée était de rigueur.

Mais un détail ne cadrerait pas.

Un 4 × 4 noir était stationné le long du trottoir, à une cinquantaine de mètres, les phares allumés.

Freire essuya la buée sur la vitre. À cet instant, deux hommes en manteau noir sortirent de la voiture. Freire plissa les yeux. Il

les distinguait mal mais leurs silhouettes rappelaient celles des officiers du FBI dans les films. Ou encore les deux personnages parodiques de *Men in Black*. Que foutaient-ils ici ?

Freire se demanda s'il ne s'agissait pas de membres d'une milice privée, engagés par les habitants du quartier, mais ni la voiture, ni l'élégance des rôdeurs ne correspondaient à ce profil. Ils se tenaient maintenant appuyés sur le capot du 4 × 4, insensibles à la bruine. Ils fixaient un point précis. Mathias sentit de nouveau sa douleur derrière l'œil.

Ce que ces types trempés fixaient à travers le brouillard, c'était son propre pavillon. Et plus certainement encore sa silhouette à contre-jour dans la cuisine.

**F**REIRE retourna au CHS à 13 heures après avoir sommeillé sur son canapé, avec plusieurs dossiers en guise de couverture. Pas un chat aux urgences. Ni malades en détresse, ni clodos ivres morts, ni forcenés ramassés sur la voie publique. Un vrai coup de chance. Il salua les infirmières qui lui donnèrent son courrier et les dossiers tapés la veille. Il fila dans son bureau de permanence qui n'était autre que son cabinet d'examen-salle de repos.

Parmi les documents, il ouvrit en priorité le PV de constatation concernant l'amnésique de la gare Saint-Jean. Le document était rédigé par un certain Nicolas Pailhas, capitaine au poste de la place des Capucins. La veille, Freire n'avait pas tenté d'interroger le cow-boy ni essayé de comprendre quoi que ce soit. Il l'avait expédié au lit après l'avoir ausculté et lui avoir prescrit un analgésique. On verrait demain.

Dès les premières lignes du PV, Freire fut captivé.

L'inconnu avait été découvert aux environs de minuit par des cheminots dans un poste de graissage situé le long de la voie 1. L'homme avait forcé la serrure et s'était planqué dans le cabanon. Quand les techniciens lui avaient demandé ce qu'il faisait là, il avait été incapable de répondre, n'avait pas su non plus donner son nom. Hormis son Stetson et ses bottes en lézard, l'intrus était vêtu d'un manteau de laine grise, d'une veste de velours usé, d'un sweat-shirt marqué du logo CHAMPION et d'un jean troué. Il ne portait aucun document officiel ni quoi que ce soit qui permette de



l'identifier. Le mec avait l'air en état de choc. Il éprouvait des difficultés à parler. Parfois même à saisir les questions qu'on lui posait.

Plus inquiétant, il tenait deux objets qu'il refusait de lâcher. Une clé à molette énorme, le modèle 450 mm, et un annuaire d'Aquitaine daté de 1996 – un de ces pavés de plusieurs milliers de pages en papier bible. La clé et l'annuaire étaient tachés de sang. Le Texan ne pouvait expliquer la présence de ces objets entre ses mains. Ni celle du sang.

Les agents de la SNCF l'avaient emmené à l'infirmierie de la gare, pensant qu'il était blessé. L'examen n'avait révélé aucune plaie. Le sang sur la clé et l'annuaire appartenait donc à *quelqu'un d'autre*. Le chef d'escale avait prévenu les flics. Pailhas et ses hommes étaient arrivés quinze minutes plus tard. Ils avaient embarqué l'inconnu et appelé le médecin de garde du quartier, celui qui avait contacté Freire.

L'interrogatoire au poste n'avait rien donné de plus. On avait pris l'homme en photo. On avait relevé ses empreintes. Des techniciens de l'IJ avaient collecté des particules de sa salive, des cheveux, pour confronter son ADN au FNAEG, le Fichier national automatisé des Empreintes génétiques. Ils avaient aussi relevé des grains de poussière sur ses mains et sous ses ongles. On attendait le résultat des analyses. Bien sûr, ils avaient embarqué la clé à molette et l'annuaire. *Pièces à conviction*. Mais conviction de quoi ?

Son bipleur sonna. Freire regarda sa montre – 15 heures. La parade commençait. Entre les malades venus de l'extérieur et les patients de l'intérieur, il n'y avait jamais de quoi chômer. Il lut son écran : un problème dans la cellule d'isolement du pavillon Ouest. Il partit au pas de course, sacoche à la main, et remonta l'allée centrale, toujours noyée de brouillard. L'hôpital regroupait une douzaine de pavillons dévolus chacun à une zone d'Aquitaine ou à une pathologie particulière : addictologie, délinquance sexuelle, autisme...

Le pavillon Ouest était le troisième sur la gauche. Freire plongeait dans le couloir principal. Murs blancs, linoléum beige, tuyaux apparents : le même décor pour chaque bâtiment. Rien d'étonnant à ce que les patients se trompent quand ils rentraient au bercail.

– Qu'est-ce qui se passe ?

L'interne eut un mouvement d'humeur :

– Putain, vous voyez pas ce qui se passe ?

Freire ne releva pas l'agressivité du gars. Il lança un coup d'œil à travers la lucarne de la cellule. Une femme nue, corps blanc maculé de merde et d'urine, était terrée dans un angle de la pièce. Accroupie, les doigts en sang, elle avait réussi à arracher des écailles de peinture qu'elle mastiquait avec vigueur.

– Faites-lui une injection, dit-il d'une voix neutre. Trois unités de Loxapac.

Il la reconnaissait mais ne se souvenait plus de son nom. Une habituée. Sans doute admise dans la matinée. Elle avait une peau d'aspirine. Ses traits étaient ravagés par l'angoisse. Son corps, squelettique, hérissé d'angles et de saillies. Elle enfournait les écailles dans sa bouche, à pleines mains, comme des corn-flakes. Il y avait du sang sur ses doigts. Sur les fragments. Sur ses lèvres.

– Quatre unités, se ravisa-t-il. Faites-lui quatre unités.

Depuis longtemps, Freire avait renoncé à méditer sur l'impuissance des psychiatres. Face aux chroniques, il n'y avait qu'une solution : les assommer à coups de calmants en attendant que l'orage passe. C'était peu, mais déjà pas si mal.

Sur le chemin du retour, il fit un crochet par son unité, Henri-Ey. Le pavillon abritait vingt-huit patients, provenant tous de l'est de la région. Schizophrènes. Dépressifs. Paranoïaques... Et d'autres cas moins clairs.

Il passa à l'accueil et récupéra le compte rendu de la matinée. Une crise de larmes. Du grabuge en cuisine. Un toxico qui avait trouvé, on ne sait comment, une ficelle et s'était fabriqué un garrot autour de la verge. La routine.

Freire traversa le réfectoire et ses odeurs de tabac froid – on tolérait encore qu'on fume chez les fous. Il déverrouilla une nouvelle porte. Les effluves d'alcool à 90° annonçaient l'infirmerie. Il salua au passage quelques familiers. Un gros homme en costume blanc qui pensait être le directeur de l'institut. Un autre, d'origine africaine, qui creusait le sol du couloir à force d'arpenter toujours le même parcours. Un autre encore qui oscillait sur ses pieds comme un culbuto, et dont les yeux paraissaient enfouis au plus profond du front.

À l'infirmerie, il demanda des nouvelles de l'amnésique.

L'interne feuilleta le registre. Nuit calme. Matinée normale. À 10 heures, le cow-boy avait été transféré à Pellegrin pour un bilan neurobiologique mais il avait refusé d'effectuer des radiographies ou le moindre cliché médical. A priori, les médecins qui l'avaient vu n'avaient relevé aucun signe de lésion physique. Ils penchaient plutôt pour une amnésie dissociative, résultant d'un traumatisme émotionnel. Ce qui signifiait que le Texan avait vécu, ou simplement vu, quelque chose qui lui avait fait perdre la mémoire. *Quoi ?*

– Où est-il maintenant ? Dans sa chambre ?

– Non. Dans la salle Camille-Claudé.

Un des tics de la psychiatrie moderne est d'utiliser les noms de malades célèbres pour baptiser ses pavillons, ses allées, ses services. Même la démence a ses champions. La salle Claudé était l'unité d'arthérapie. Freire prit un nouveau couloir et fit jouer, sur sa droite, un verrou. Il rejoignit la pièce où les patients pouvaient peindre, sculpter, fabriquer des objets en osier ou en papier.

Il longea les tables « glaise » et « peinture » pour atteindre celle de la vannerie. Les pensionnaires bricolaient des paniers, des ronds de serviette, des dessus-de-table, l'air concentré. Les brins flexibles vibraient dans l'air alors que les visages étaient contractés, pétrifiés. Ici, le végétal vivait et l'humain prenait racine.

Le cow-boy se tenait au bout de la table. Même assis, il dépassait les autres de vingt bons centimètres. Peau burinée, rides en pagaille, il portait toujours son chapeau absurde. Ses grands yeux bleus éclairaient son visage cuirassé.

Freire s'approcha. L'ogre était en pleine confection d'un panier en forme de chaloupe. Il avait des mains calleuses. *Un ouvrier, un paysan...*, pensa le psychiatre.

– Bonjour.

L'homme leva les yeux. Il ne cessait de ciller, mais avec lenteur. Ses iris, chaque fois qu'ils réapparaissaient sous les paupières, révélaient une clarté liquide et nacrée.

– Salut, fit-il en retour, relevant son chapeau d'un coup d'index, comme l'aurait fait un champion de rodéo.

– Qu'est-ce que vous fabriquez ? Un bateau ? Un gant de pelote basque ?

– Sais pas encore.

– Vous connaissez le Pays basque ?

– Sais pas.

Freire attrapa une chaise et s'assit de trois quarts.

Les yeux clairs revinrent se poser sur lui.

– T'es un spycatre ?

Il nota l'inversion. *Peut-être dyslexique*. Il remarqua aussi l'usage du tutoiement. Plutôt bon signe. Mathias se décida lui aussi à passer au « tu ».

– Je suis Mathias Freire. Le directeur de cette unité. Hier soir, c'est moi qui ai signé ton admission. Tu as bien dormi ?

– J'ai toujours le même rêve.

L'inconnu tressait ses liens d'osier. Une odeur de marécage, de roseaux humides planait dans la salle. Outre son chapeau énorme, le colosse portait un tee-shirt et un pantalon de toile prêtés par l'unité. Il avait des bras énormes, musclés, couverts de poils roux-gris.

– Quel rêve ?

– D'abord, y a la chaleur. Puis la blancheur...

– Quelle blancheur ?

– Le soleil... Le soleil, il est féroce, tu sais... Il écrase tout.

– Ce rêve, il se passe où ?

Le cow-boy haussa les épaules, sans lâcher son ouvrage. Il avait l'air de faire du tricot. La vision était plutôt comique.

– Je marche dans un village aux murs tout blancs. Un village espagnol. Ou grec... j'sais pas. J'vois mon ombre. Elle marche devant moi. Sur les murs. Le sol. Elle est à pic, presque verticale. Y doit être midi.

Freire éprouva un malaise. Il avait fait le même songe, juste avant de rencontrer l'amnésique. Un signe prémonitoire ? Il n'y croyait pas mais il aimait la théorie de Carl Jung sur la synchronicité. L'exemple célèbre du scarabée d'or dont lui parlait une patiente alors même qu'une cétoine dorée cognait à la vitre du cabinet.

– Ensuite ? relança-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

– Y a un flash encore plus blanc. Une explosion, mais qui fait pas de bruit. Je vois plus rien. J'suis complètement ébloui.

Un ricanement retentit sur la droite. Freire sursauta. Un petit homme, un nain à tête de gargouille, accroupi au pied d'une table, les observait. *Antoine*, dit *Toto*. Inoffensif.

– Essaie de te souvenir.

– Je me sauve. Je cours dans les rues blanches.

– C'est tout ?

– Ouais. Non. Quand je pars, mon ombre, elle bouge plus. Elle reste fixée sur le mur. Comme à Hiroshima.

– Hiroshima ?

– Après la bombe, les ombres des victimes sont restées plaquées sur la pierre. Tu le savais ?

– Oui, fit Freire, se souvenant vaguement du phénomène.

Le silence s'imposa. L'amnésique fit passer plusieurs brins d'osier l'un sur l'autre. Soudain, il releva la tête. Ses pupilles étincelaient dans l'ombre du Stetson.

– Qu'est-ce que t'en penses, doc ? Ça veut dire quoi ?

– C'est sans doute une version symbolique de ton accident, improvisa Freire. Ce flash blanc est une métaphore de ta perte de mémoire. Au fond, le choc que tu as subi a plaqué sur ton esprit une grande page blanche.

Du pur bullshit de psy, qui sonnait bien mais ne reposait sur rien. Un cerveau endommagé se moque des belles phrases et des constructions logiques.

– Y a qu'un problème, murmura l'inconnu. Ce rêve, j'le fais depuis longtemps.

– C'est ton impression, répliqua Freire. Il serait étonnant que tu te souviennes de tes rêves d'avant l'accident. Ces éléments appartiennent à ta mémoire intime. Personnelle. Celle qui a été touchée, tu comprends ?

– On a plusieurs mémoires ?

– Disons qu'on possède une mémoire culturelle, d'ordre général – comme tes souvenirs sur Hiroshima – et une mémoire autobiographique qui concerne ton vécu spécifique. Ton nom. Ta famille. Ton métier. Et tes rêves...

Le géant secoua lentement la tête :

– Je sais pas c'que j'vais devenir... J'ai la tête complètement vide.

– Ne t'en fais pas. Tout est encore imprimé. Ces pertes sont souvent de courte durée. Si ça continue, on a des moyens pour stimuler ta mémoire. Des tests, des exercices. On réveillera ton esprit.

L'inconnu le fixa avec ses grands yeux qui viraient au gris.

– Ce matin, pourquoi tu n'as pas voulu faire des radios à l'hôpital ?

– J'aime pas ça.

– Tu en as déjà fait ?

Pas de réponse. Freire n'insista pas.

– Sur la nuit dernière, reprit-il, rien ne t'est revenu aujourd'hui ?

– Tu veux dire : pourquoi j'étais dans la cabane ?

– Par exemple.

– Non.

– Et la clé à molette ? L'annuaire ?

L'homme fronça les sourcils.

– Y avait du sang dessus, non ?

– Du sang, oui. D'où vient-il ?

Freire avait parlé avec autorité. Les traits du géant se figèrent, puis exprimèrent la détresse.

– Je... J'en sais rien...

– Et ton nom ? Ton prénom ? Ton origine ?

Freire regretta cette rafale. Trop sèche. Trop rapide. La panique de l'homme parut s'accentuer. Ses lèvres tremblaient.

– Tu serais d'accord pour tenter une séance d'hypnose ? demanda-t-il plus doucement.

– Maintenant ?

– Demain. Il faut d'abord te reposer.

– Ça peut m'aider ?

– Il n'y a aucune certitude. Mais la suggestion nous permettra de...

Son bipeur sonna à sa ceinture. Il jeta un coup d'œil sur l'écran et se leva dans le même mouvement :

– Je dois y aller. Une urgence. Réfléchis à ma proposition.

Avec lenteur, le cow-boy déplia son mètre quatre-vingt-dix et tendit sa main ouverte. Le geste était amical mais le déplacement d'air effrayant.

– Pas la peine, doc. Je marche. Je te fais confiance. À demain.

UN TYPE s'était enfermé dans les toilettes qui jouxtaient le hall des urgences. Depuis une demi-heure, il refusait d'en sortir. Freire se tenait maintenant devant la cabine, accompagné d'un technicien et sa boîte à outils. Après plusieurs appels – des sommations –, il fit ouvrir la porte. L'homme était assis par terre, près de la cuvette, genoux groupés, tête entre ses bras repliés. L'espace était plongé dans la pénombre – et une puanteur asphyxiante.

– Je suis psychiatre, fit Freire en refermant la porte avec l'épaule. Vous avez besoin d'aide ?

– Cassez-vous.

Il mit un genou au sol, évitant les flaques d'urine.

– Comment vous vous appelez ?

Pas de réponse. L'homme avait toujours la tête enfouie entre ses bras.

– Venez dans mon bureau, fit-il en posant une main sur son épaule.

– Je vous dis de vous tirer !

L'homme avait un défaut d'élocution. Il donnait l'impression de sucer les syllabes, en salivant abondamment. Surpris par le contact, il avait relevé la tête. Dans l'obscurité, Freire aperçut son visage difforme. À la fois creusé et tuméfié, asymétrique, comme déchiré en plusieurs morceaux.

– Levez-vous, ordonna-t-il.

Le gars tendit le cou. Le tableau se précisa. Un amalgame de chairs froissées, de peaux étirées, de stries luisantes. Un pur dessin de terreur.

– Vous pouvez avoir confiance en moi, fit Freire, maîtrisant sa répulsion.

Plutôt qu'à des brûlures, il songea aux ravages d'une lèpre. Un mal dévorant qui détruisait progressivement ce faciès. Mais il plissa les yeux dans le demi-jour et comprit que la vérité était différente : ces cicatrices étaient fausses. L'homme s'était collé la peau en plis, replis et boursouflures, sans doute avec de la colle de synthèse. Il s'était infligé ces déformations pour faire croire à son statut de défiguré et bénéficier d'une prise en charge. *Syndrome de Münchhausen*, pensa le psychiatre en répétant :

– Venez.

Le gars se leva enfin. Freire ouvrit la porte, retrouvant le jour et une atmosphère respirable avec soulagement. Ils marchèrent jusqu'au seuil des toilettes. Il sortait du cloaque mais pas du cauchemar. Pendant une heure, il s'entretint avec l'homme-glu et vit son diagnostic se confirmer. Le visiteur était prêt à tout pour être interné et soigné. Pour l'heure, Freire le transféra au CHU Pellegrin pour faire soigner son visage – la colle commençait à brûler les tissus.

17 heures 30.

Freire se fit remplacer aux urgences et retourna à son unité. Il s'installa dans son PC, le Point Consultations où se trouvaient son bureau et son secrétariat. Tout était désert. Il avala un sandwich en se remettant lentement de ce nouveau délire. À la fac, on l'avait rassuré : On s'habitue à tout. Mais ça n'avait pas marché avec lui. Il ne s'y faisait pas. C'était même de mal en pis. Sa sensibilité face à la folie était devenue une membrane à vif, constamment irritée, peut-être même infectée...

18 heures.

Retour aux urgences.

Plus calmes. Seulement des candidats pour une HL, une Hospitalisation libre. Il les connaissait. En un mois et demi d'activité, il avait déjà eu le temps de repérer les malades à portes tournautes. L'interné suit un traitement à l'hôpital. Il récupère son



autonomie, rentre chez lui, cesse de prendre ses neuroleptiques et rechute aussi sec. Alors, c'est « bonjour docteur ».

19 heures.

Plus que quelques heures à tirer. La fatigue lui martelait l'intérieur des orbites, à lui fermer les paupières de force. Il songea à l'amnésique. Toute la journée, il y était revenu par la pensée. Ce cas l'intriguait. Il s'isola dans son cabinet de consultation et chercha le numéro du poste de la place des Capucins. Il demanda à parler à Nicolas Pailhas, l'OPJ qui avait rédigé le PV de constatation. Le flic ne travaillait pas ce samedi. Faisant valoir sa position, Freire obtint son numéro de portable.

Pailhas répondit à la deuxième sonnerie. Mathias se présenta.

– Et alors ? fit l'autre d'un ton exaspéré.

Il n'aimait pas qu'on le dérange en plein week-end.

– Je voulais savoir si vous aviez progressé dans votre enquête.

– Je suis chez moi, là. Avec mes enfants.

– Mais vous avez lancé des pistes. Vous devez avoir des retours, non ?

– Je ne vois pas en quoi ça vous regarde.

Freire s'efforça au calme :

– Ce patient est sous ma responsabilité. Mon boulot est de le soigner. Ce qui signifie, entre autres, que je dois l'identifier et l'aider à retrouver la mémoire. Nous sommes partenaires dans cette affaire, vous comprenez ?

– Non.

Freire changea de cap :

– Dans la région, aucune disparition n'a été signalée ?

– Non.

– Vous avez contacté les associations qui s'occupent des SDF ?

– C'est en cours.

– Vous avez pensé aux gares qui se trouvent à proximité de Bordeaux ? Pas de témoins dans les trains de cette nuit-là ?

– On attend des réponses.

– Vous avez lancé un avis de recherche ? Un site internet avec un numéro vert ? Vous...

– Quand on sera en panne d'idées, on vous appellera.

Il ignora le sarcasme et changea encore de direction :

– Et les analyses du sang sur la clé et l'annuaire ?

– Du O +. Il pourrait appartenir à la moitié de la population française.

– Aucun acte de violence n’a été signalé cette nuit ?

– Non.

– Et l’annuaire ? Vous avez noté si une page, un nom était marqué ?

– J’ai l’impression que vous vous prenez pour un sacré flic.

Mathias serra les dents :

– Je cherche simplement à identifier cet homme. Encore une fois, nous poursuivons le même objectif. Je vais tenter demain une séance d’hypnose. Si vous avez le moindre indice, la moindre information qui puisse orienter mes questions, c’est le moment de me les donner.

– Je n’ai rien, grogna le flic. Je dois vous le chanter ?

– J’ai appelé votre commissariat. J’ai eu l’impression que personne ne bosse aujourd’hui sur cette affaire.

– Je reprends le boulot demain, fit le flic avec mauvaise humeur. Ce dossier est ma priorité.

– Qu’avez-vous fait de la clé et de l’annuaire ?

– Nous avons diligenté une procédure judiciaire et procédé à la saisie afférente.

– Ce qui veut dire en français ?

Le policier ricana, de l’humeur, il passait à l’humour :

– Tout est dans les mains de l’IJ. On aura les résultats lundi. Ça vous va comme ça ?

– À la moindre info, je peux compter sur vous ?

– OK, fit Pailhas sur un ton plus conciliant. Mais ça marche dans les deux sens. Si vous apprenez quoi que ce soit avec vos histoires d’hypnose, vous me contactez.

Après un temps, l’homme ajouta :

– C’est dans votre intérêt.

Mathias sourit. Le réflexe de la menace. Il faudrait psychanalyser chaque flic pour découvrir les raisons qui lui ont fait choisir ce métier. Freire promit et donna en retour ses coordonnées. Ni l’un ni l’autre n’y croyaient. Chacun pour soi et que le meilleur gagne.

Freire retourna aux urgences. Encore deux heures à tenir. La bonne nouvelle, c’était qu’il partirait avant le grand chaos. Celui

du samedi soir. Il enchaîna plusieurs cas, prescrivant antidépresseurs, anxyolitiques, et renvoyant chacun chez soi.

22 heures.

Mathias salua son successeur qui arrivait et regagna son bureau. Le brouillard ne cédaît toujours pas un pouce de terrain. Il paraissait même avoir redoublé avec la nuit. Freire réalisa que ces nuées avaient contaminé toute sa journée. Comme si, à travers ces vapeurs, rien n'était réel.

Il ôta sa blouse. Réunit ses affaires. Enfila son imper. Avant de partir, il se décida pour une dernière visite à l'homme au Stetson. Il rejoignit son unité et monta au premier étage. Des remugles de bouffe flottaient encore dans le couloir, mêlés aux habituelles odeurs d'urine, d'éther et de médicaments. On percevait, çà et là, le glissement feutré des chaussons sur le lino, la rumeur des télévisions, le bruit caractéristique d'un cendrier sur pied, manipulé par un chasseur de mégots.

Soudain, une femme bondit sur Freire. Malgré lui, il sursauta puis la reconnut. Mistinguett. Tout le monde l'appelait ainsi. Il avait oublié son véritable état civil. 60 ans, dont 40 à l'ouest. Pas méchante, mais son physique ne jouait pas en sa faveur. Des cheveux blancs en bataille. Des traits avachis et gris. Des yeux en noyaux de fièvre, voilés, brillants, cruels. La femme s'accrochait aux revers du trench-coat.

– Calmez-vous, Mistinguett, fit-il en se libérant des mains griffues. Il faut aller se coucher.

Un rire jaillit de sa bouche comme le sang d'une plaie. Le ricusement se transforma en sifflement de haine, puis en souffle désespéré.

Freire la prit fermement par le bras – la femme puait le liniment et la pisse rance.

– Vous avez pris vos cachets ?

Combien de fois par jour répétait-il ces mots ? Ce n'était plus une question. Une prière, une litanie, une conjuration. Il parvint à ramener Mistinguett dans sa chambre. Avant qu'elle ait pu dire quoi que ce soit, il referma la porte.

Il s'aperçut qu'il avait attrapé, par réflexe, son passe magnétique pour donner l'alerte. Un simple effleurement à son extrémité sur un radiateur ou une canalisation, et les infirmiers

accouraient. Il frémit et fourra l'objet dans sa poche. Quelle différence entre son boulot et celui d'un maton ?

Il parvint à la chambre du cow-boy. Il frappa en douceur. Pas de réponse. Il tourna la poignée et pénétra dans la pièce obscure. Le colosse était allongé sur sa couchette, immobile, énorme. Son Stetson et ses bottes étaient postés près du lit. Comme des animaux familiers.

Freire s'approcha à pas silencieux, pour ne pas effrayer le géant.

– Je m'appelle Michel, murmura l'homme.

Ce fut Freire qui fit un bond en arrière.

– Je m'appelle Michel, répéta-t-il. J'ai dormi qu'une heure ou deux et voilà le boulot. (Il tourna la tête vers le psychiatre.) Pas mal, non ?

Mathias ouvrit son cartable. Attrapa carnet et stylo. Ses yeux s'habituèrent à la pénombre.

– C'est ton prénom ?

– Non. Mon nom de famille.

– Comment ça s'écrit ?

– M.I.S.C.H.E.L.L.

Freire nota sans trop y croire. Ce souvenir était trop rapide. Sans doute un élément déformé. Ou carrément une invention.

– Dans ton sommeil, il t'est revenu autre chose ?

– Non.

– Tu as rêvé ?

– Je crois.

– De quoi ?

– Toujours le même truc, doc. Le village blanc. L'explosion. Mon ombre qui reste collée au mur...

Il parlait d'une voix lente, épaisse, hésitant entre veille et sommeil. Mathias écrivait toujours. *Consulter mes bouquins sur les rêves. Effectuer des recherches à propos des légendes autour des ombres.* Il savait comment il allait occuper sa soirée. Il leva la tête de son carnet. La respiration de l'homme était devenue régulière. Il s'était rendormi. Freire recula. Tout de même un signe encourageant. Demain, la séance d'hypnose serait peut-être fertile.

Il remonta vers le couloir et gagna la sortie. Les plafonniers étaient éteints. L'heure du coucher avait sonné.

Dehors, le brouillard enveloppait les palmiers et les réverbères

de la cour comme les grandes voiles d'un vaisseau fantôme. Freire songea à l'artiste Christo qui jadis emballait le Pont-Neuf ou le Reichstag. Il lui vint une idée plus étrange. C'était l'esprit vaporeux de l'amnésique, le brouillard de sa mémoire, qui enveloppait le CHS et toute la ville... Bordeaux était sous la coupe de ce passager des brumes...

Se dirigeant vers le parking, Freire se ravisa.

Il n'avait ni faim ni envie de rentrer.

Autant vérifier tout de suite ce début d'information.